

Lundi 18 septembre 1724

Aujourd'hui est un grand jour ! Je quitte enfin ce port de malheur pour répondre à l'appel de l'océan. Il y a quelques jours, je me suis inscrit pour faire partie de l'équipage de l'Aigle des Mers, un trois-mâts en partance pour les îles Caraïbes, où l'on raconte que la terre est fertile toute l'année et que l'alcool coule à flot. Le navire part dans quelques heures. Nous avons embarqué assez de vivres pour tenir plusieurs mois mais je crains que nous n'ayons à souffrir de la soif. Je ne suis pas fâché de quitter enfin la Nouvelle Orléans, la ville a été créée il y a à peine deux ans, et, pourtant, elle est déjà une capitale de débauche et de beuveries. Les jeux d'argent et les boissons circulent de bon train sur son port puant et grouillant de vermine, mais j'avoue avec embarras ne pas être le dernier à m'y prêter. Hier encore, je me suis livré à une partie de cartes avec d'autres marins dans une des tavernes du port, et, malheureusement, comme tout ce qui touche à l'argent, notre jeu s'est terminé en rixe d'où je suis sorti avec quelques écorchures et le nez cassé. Mais je ne suis pas le premier et ne serai pas le dernier à embarquer comme ça sur un bateau. Cependant, il est temps pour moi de quitter la ville pour retrouver l'immensité de l'océan. Ayant de l'expérience sur les mâts et dans les cordes, le maître d'équipage m'a confié le rôle de vigie, qui s'accorde parfaitement avec ma taille fluette et ma vue perçante. Demain, je serai de retour sur la mer.

Jeudi 21 septembre 1724

Cela fait trois jours que nous avons quitté la ville, et déjà, nous ne voyons plus la terre derrière nous. Les membres de l'équipage forment un joyeux cortège et seul le second m'est antipathique, avec sa manie d'aboyer des ordres comme si nous étions des chiens. Nous ne voyons que très rarement le capitaine, il reste la plupart du temps dans sa cabine et ne sort pas non plus pour les repas avec les marins. Peu après le départ du port, il est monté sur le pont pour nous faire un discours résumant le voyage que nous allions faire et sur l'importance pour un bateau d'avoir un équipage soudé qu'importent les épreuves. M'est avis qu'il craint une mutinerie de la part des marins, mais je pense ses doutes infondés. C'est un personnage mystérieux qui porte en permanence un long manteau malgré la chaleur et un chapeau enfoncé sur sa tête de telle sorte que personne à bord n'a pu apercevoir son visage. Certains disent qu'il est tellement laid qu'il doit se cacher constamment pour ne pas effrayer ceux qui l'entourent, et d'autres, qu'il cache derrière son

accoutrement un corps transformé et maudit par les dieux de la mer. Personnellement, étant une personne avec les deux pieds sur terre (ironique pour une vigie), je ne prête que peu d'attention à cette deuxième hypothèse.

Lundi 2 octobre 1724

Aujourd'hui, depuis mon poste, j'ai aperçu un navire de la East India Company, ou Compagnie britannique des Indes Orientales. Il devait s'être perdu, car nous sommes bien loin du champ d'action de la EIC, à moins que cet arrogant groupe de négoce ne prévoie de prendre également le contrôle de l'Océan Atlantique en plus des Indes. Je suis outré de savoir qu'en Europe, ils n'hésitent pas à exiger la présence d'un de leurs bureaucrates sur chaque bateau en partance vers l'Asie, et qu'ils s'approprient une part des richesses ramenées par les navires qui en reviennent, alors que celles-ci devraient revenir à l'équipage, qui trime sans relâche pour maintenir le bateau à flot.

Mercredi 17 octobre 1724

Ce matin, une des premières victimes de l'épidémie de typhus qui a démarré il y a quelques jours est morte. Le chirurgien n'a rien pu faire et la maladie a été foudroyante. Nul doute que ça ne sera pas la dernière personne à mourir sur ce bateau à cause de la maladie. Le prêtre lui a rendu les derniers sacrements, puis nous avons jeté son corps par-dessus bord et je l'ai regardé sombrer avant de détourner le regard. Pour une fois, je suis soulagé d'être cloîtré en haut de mon mât, isolé du reste de l'équipage, car si les dieux le veulent, je serai épargné par la maladie.

Mercredi 1^{er} novembre 1724

Hier, nous avons essuyé une tempête. L'orage a été terrible et nous a pris par surprise. Le bateau a subi quelques dégâts, mais aucun n'est majeur. Certains tonneaux sont passés par-dessus bord, nous privant de vivres et d'eau pour nourrir les poissons. Par Poséidon et Calypso, j'ai cru que j'allais tomber à la mer ! Le vent secouait les mâts et faisait tanguer le bateau déjà ébranlé par les vagues, et mon nid-de-pie, perché au sommet du grand mât, menaçait de m'éjecter dans l'océan.

J'ai craint pour ma vie et celle de l'équipage jusqu'à ce que nous sortions de la dépression tropicale. Finalement, le grand foc et une des voiles du mât d'artimon appelée Perruche volante ont été troués, mais nous n'aurons pas grand mal à les réparer. J'ai également redouté que nous perdions la Brigantine, sans quoi la manœuvrabilité du navire aurait été amoindrie, mais elle a tenu bon.

Aujourd'hui, nous sommes le jour de la Toussaint pour les Chrétiens. La plupart des matelots croient en Dieu, et le capitaine a autorisé une messe sur le pont durant la matinée. L'homme d'Église que nous avons embarqué à notre départ a sorti une Bible et a commencé à réciter des textes en latins. De temps en temps, les marins massés sur le pont s'exclamaient « Amen ! » d'une même voix tout en faisant un signe de croix. Je n'ai guère de croyances religieuses, et la seule divinité à laquelle je me plie est celle de la mer, mais je respecte les autres fois si cela donne à l'équipage du courage. Ils en auront besoin, car l'expérience des voyages en mer me dit que nous arrivons à une période où les vivres et l'eau vont venir à manquer, où les maladies vont circuler plus facilement et où le découragement va s'abattre sur les marins.

Vendredi 17 novembre 1724

Cette fois ça n'est pas le typhus qui a frappé, mais le scorbut. Un nouveau marin est mort et nous ne sommes plus qu'une trentaine à bord. Nous avons perdu près de la moitié des hommes qui s'étaient embarqués vers les Caraïbes. Entre les maladies, les tempêtes, la faim, la soif et le désespoir qui pousse certains à sauter dans l'océan, je commence à douter moi aussi. De plus, la mutinerie gronde, et si une révolte éclatait, je ne saurais pas quel camp choisir. Après tout, qu'est-ce que ça changerait d'avoir un nouveau dirigeant sur le bateau, puisque, pas plus que le précédent, il ne pourra faire apparaître la terre devant nous, seule chose susceptible de nous sauver ? Mais je dois garder espoir, car sur les îles, une nouvelle vie m'attend.

Samedi 25 novembre 1724

C'est un miracle ! Après nous avoir longtemps ignorés, les dieux ont exaucé nos prières ! Depuis hier, la pluie tombe sans s'arrêter. De l'eau douce ! De l'eau douce tombe du ciel et nous pouvons nous abreuver de tout notre soûl. La pluie nous désaltère et nous lave en emportant avec elle le

doute, la peur et le désespoir de même qu'elle a emporté la soif. Nous avons mis les tonneaux vides sur le pont et avons attendu qu'ils se remplissent d'eau pour que nous en ayons pendant le reste du voyage. De plus, nous avons repéré un banc de brochets de mer, qui sont réputés pour être nourrissants. Si nous en attrapons quelques-uns, nous aurons de quoi tenir pendant plusieurs jours.

Mardi 5 décembre 1724

Ce matin, j'ai aperçu des mouettes et d'autres oiseaux de mer. Leur présence ne peut signifier qu'une chose : nous sommes près de la côte ! À moins qu'ils ne soient en train de dévorer la carcasse d'un pauvre animal mort, ce dont je doute. D'ici quelques jours, nous serons arrivés ! Enfin, les Caraïbes ! Notre courage sera récompensé, et cette nouvelle me rend espoir. Nous pourrions peut-être même abattre un oiseau ou deux, je commence à en avoir assez de la chair de carangue et de dorade.

Jeudi 7 décembre 1724

Terre ! Terre à l'horizon ! Nous touchons au but. Quand ils ont appris la nouvelle, l'équipage a sauté de joie. Le coq, notre cuisinier, a décidé de nous faire une préparer double ration, car nous n'avons plus à nous restreindre, nous atteindrons les îles d'ici deux jours. Ce soir, nous faisons la fête, pour célébrer l'événement. Nous n'avons plus d'alcool, mais certains à bord savent jouer de la musique. Depuis 8 ans que je suis sur les flots, l'annonce de l'arrivée est toujours une occasion de se réjouir, et cette fois ne fait pas exception.

Samedi 9 décembre 1724

Nous sommes arrivés au port de Fort-Royal, en Martinique. Le navire a accosté sur les quais et chacun d'entre nous a reçu sa paye. Une part pour chaque marin, plus une demi-part pour le second et le chirurgien et une deuxième pour le capitaine. Je vais m'installer ici quelques temps, peut-être fonder une famille, ou même un commerce, mais j'ai accumulé suffisamment de pactole pour vivre confortablement pendant plusieurs années. Je suis parti des Amériques pour fuir une vie qui ne me

correspondait pas, pour répondre à l'appel de l'océan. J'espère qu'ici je trouverai ce que je cherche. J'y resterai quelques années, jusqu'à ce que je succombe à nouveau à l'invitation de la mer à revenir sur les flots.